



**Joseph ANDRAS**

**DE NOS  
FRÈRES  
blessés**

ROMAN

*ACTES SUD*



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Alger, 1956. Fernand Iveton a trente ans quand il pose une bombe dans son usine. Ouvrier indépendantiste, il a choisi un local à l'écart des ateliers pour cet acte symbolique : il s'agit de marquer les esprits, pas les corps. Il est arrêté avant que l'engin n'explose, n'a tué ni blessé personne, n'est coupable que d'une intention de sabotage, le voilà pourtant condamné à la peine capitale.

Si le roman relate l'interrogatoire, la détention, le procès d'Iveton, il évoque également l'enfance de Fernand dans son pays, l'Algérie, et s'attarde sur sa rencontre avec celle qu'il épousa. Car avant d'être le héros ou le terroriste que l'opinion publique verra en lui, Fernand fut simplement un homme, un idéaliste qui aima sa terre, sa femme, ses amis, la vie – et la liberté, qu'il espéra pour tous les frères humains.

Quand la Justice s'est montrée indigne, la littérature peut demander réparation. Lyrique et habité, Joseph Andras questionne les angles morts du récit national et signe un fulgurant exercice d'admiration.

JOSEPH ANDRAS

*Né en 1984, Joseph Andras vit en Normandie. Il voyage régulièrement à l'étranger. De nos frères blessés est son premier livre.*

Photographie de couverture : portrait de Fernand Iveton, DR.

“Domaine français”

© ACTES SUD, 2016  
ISBN 978-2-330-06727-4

JOSEPH ANDRAS

# De nos frères blessés

roman

ACTES SUD



*Iveton demeure comme un nom maudit. [...] On se demande comment Mitterrand pouvait assumer ça. J'ai dû prononcer le nom [d'Iveton] deux ou trois fois devant lui et cela provoquait toujours un malaise terrible, qui se transformait en éructation. [...] On se heurte à la raison d'État.*

B. STORA et F. MALYE,  
*François Mitterrand et la guerre d'Algérie.*





Pas cette pluie franche et fière, non. Une pluie chiche. Mesquine. Jouant petit. Fernand attend à deux ou trois mètres de la route en dur, à l'abri sous un cèdre. Ils avaient dit treize heures trente. Plus que quatre minutes. Treize heures trente, c'est bien ça. Insupportable, cette pluie sournoise, pas même le courage des cordes, les vraies de vraies, juste assez pour mouiller la nuque du bout des doigts, goutte avare, et s'en tirer ainsi. Trois minutes. Fernand ne quitte plus sa montre des yeux. Une voiture passe. Est-ce elle? Le véhicule ne s'arrête pas. Quatre minutes de retard. Rien de grave, espérons. Une seconde voiture, au loin. Une Panhard bleue. Immatriculée à Oran. Elle se range sur le bas-côté – la calandre toute déglinguée, celle d'un vieux modèle. Jacqueline est venue seule; elle regarde autour d'elle en sortant, à gauche puis à droite, à gauche encore. Tiens, voilà les papiers, tu as toutes les indications dessus, Taleb a tout prévu, ne t'inquiète pas. Deux feuillets, un par bombe, avec les indications précises. *Entre 19 h 25 et 19 h 30. Avance du déclic, 5 minutes...* *Entre 19 h 23 et 19 h 30. Avance du déclic 7 minutes...* Il n'est pas inquiet : elle est là, présente, c'est tout ce qui importe. Fernand glisse les papiers dans la poche

droite de son bleu de travail. La première fois qu'il l'avait vue, chez un camarade, voix basses et tamis des éclairages, comme de juste, il l'avait prise pour une Arabe, la Jacqueline. Brune, très brune, assurément, un long nez busqué et des lèvres pleines, assurément, mais pas arabe, pourtant, non... Les paupières rebondies sur des grands yeux sombres, quoique francs rieurs, fruits noirs un peu cernés. Une belle femme, à n'en pas douter. Elle sort du coffre deux boîtes à chaussures pour hommes, peintures 42 et 44, c'est indiqué sur le côté. Deux? Ah, impossible. J'ai prévu que ce sac, regarde, un sac trop petit pour mettre plus d'une seule bombe. Et puis le contremaître me surveille, je vais me faire remarquer si je rentre avec un autre sac. Oui, vraiment, crois-moi. Fernand porte l'une des boîtes à son oreille : sacré boucan, dis donc, tic-tic tic-tac tic-tac, tu es certaine que...? Taleb ne pouvait pas mieux faire mais tout ira bien, ne t'en fais pas, répond Jacqueline. C'est entendu. Monte, je te dépose un peu plus loin. Drôle de nom, le coin, n'est-ce pas? Il faut bien discuter de quelque chose, se dit Fernand, qui pense qu'il vaut mieux parler de tout sauf de ça tant que rien n'est fait. Le Ravin de la femme sauvage. Tu connais la légende?, demande-t-elle. Pas vraiment. Ou je l'ai oubliée... Une femme, c'était au siècle passé, ça nous rajeunit pas, en effet, une femme avait perdu ses deux enfants dans la forêt juste au-dessus, après un repas, un pique-nique, la petite nappe sur l'herbe, le printemps, je ne te fais pas un dessin, les deux pauvres petits malheureux ont disparu dans le ravin, personne ne les a jamais retrouvés et la mère est devenue folle à lier, elle n'a jamais voulu abandonner, elle est restée sa vie entière à les

rechercher, alors on l'a appelée la sauvage, elle ne parlait plus, ou juste des petits cris comme une bête blessée, voilà, et un jour on a retrouvé son corps quelque part, là, peut-être où tu m'attendais, qui sait? Fernand sourit. Drôle d'histoire, pour sûr. Elle se gare. Descends ici, il ne faut pas qu'on voie la voiture à proximité de l'usine. Bonne chance à toi. Il sort du véhicule et lui fait un signe de la main. Jacqueline le lui rend et presse la pédale d'accélération. Fernand ajuste le sac de sport sur son épaule. Vert pâle, avec un bandeau plus clair au niveau de l'ouverture à lacet – un sac qu'un ami lui a prêté et avec lequel il va faire du basket-ball le dimanche. Avoir l'air le plus naturel possible. L'air de rien, donc, de rien du tout. Voilà plusieurs jours qu'il l'emportait avec lui au travail pour habituer l'œil des gardiens. Penser à autre chose. La femme sauvage du ravin, quelle drôle d'histoire, oui. Mom' est là. Son nez pesant, convaincu sur sa moustache. Tout va bien depuis tout à l'heure? Oui, sûr, je suis allé marcher un peu pour me dégourdir les jambes, ça m'a claqué le boulot ce matin. Non, rien à faire de la pluie, Mom', et puis c'est que tchi, ça, juste un petit crachin qui va passer d'une minute à l'autre, je te le dis... Que tchi, que tchi, comment qu'il parle le franchouillard. Mom' lui tape sur l'épaule. Fernand pense à la bombe au fond du sac, la bombe et son tic-tac tic-tac. Quatorze heures, le moment de retourner aux machines. J'arrive, je pose mon sac et j'arrive, Mom', oui, à tout de suite. Fernand balaie la cour des yeux en prenant soin de ne pas tourner la tête. L'air de rien. Nul geste brusque. Il marche lentement en direction du local désaffecté qu'il avait repéré il y a trois semaines. Le gazomètre de l'usine

était inaccessible : trois postes de garde à franchir et des barbelés. Pire qu'une banque en plein centre-ville ou qu'un palais présidentiel (sans parler du fait qu'il faut se déshabiller des pieds à la tête, ou presque, avant d'y pénétrer). Impossible, en somme. Et puis dangereux, bien trop, avait-il confié au camarade Hachelaf. Pas de morts, surtout pas de morts. Mieux vaut le petit local abandonné où personne ne va jamais. Matahar, le vieil ouvrier avec sa tête moutarde en papier froissé, lui a donné la clé sans le moindre doute – juste pour faire une petite sieste, Matahar, je te la rends demain, tu dis rien aux autres, promis? Le vieux n'avait qu'une parole, *والله العظيم*, jamais je dirai rien à personne, Fernand, tu peux dormir sur tes deux oreilles. Il sort la clé de sa poche droite, la tourne dans la serrure, regarde furtivement derrière lui, personne, il entre, ouvre le placard, pose le sac de sport sur l'étagère du milieu, referme, un tour de clé. Puis gagne la porte principale de l'usine, salue le gardien comme le veut l'usage et se dirige vers sa machine-outil. Il ne pleut plus, tu as vu, Mom'. Il a vu, en effet, sale temps quand même que ce mois de novembre qui n'en fiche qu'à sa tête toute grise. Fernand s'assoit derrière son tour et enfle ses gants élimés aux jointures. Un contact, dont il ignore le nom et le prénom, l'attendra ce soir à dix-neuf heures à la fermeture de l'usine, juste avant que la bombe n'explose. Puis le conduira dans une cache dont il ignore également l'adresse, sinon qu'elle se situe dans la Casbah, d'où il rejoindra ensuite le maquis... Le lendemain, peut-être, ou quelques jours plus tard, ce n'est pas à lui d'en décider. Rester derrière son tour et patienter pour sortir, comme tous les jours, en même temps que tout le monde,

poser les gants verts et élimés, comme tous les jours, rigoler un peu avec les copains et à demain, c'est ça, bonne soirée les gars, le salut à la famille. Ne pas éveiller le moindre doute : Hachelaf n'a eu de cesse de le lui répéter. Fernand tente de s'en empêcher mais il pense, il ne fait d'ailleurs même que cela, à Hélène – le cerveau, sale gosse d'un kilo cinq, a le goût des caprices. Comment réagira-t-elle lorsqu'elle apprendra que son mari a quitté Alger pour entrer dans la clandestinité? S'en doutait-elle? Était-ce réellement une bonne idée d'avoir gardé le secret? Les camarades n'en doutaient pas, eux. La lutte contraint l'amour au profil bas. Les idéaux exigent leur lot d'offrandes – combat et bleu des fleurs comme chien et chat. Oui, cela valait mieux pour le bon déroulement de l'opération. Il est presque seize heures lorsqu'on l'appelle dans son dos. Fernand se retourne pour répondre au point d'interrogation qui ponctue son nom. Des flics. Merde. Mais à peine songe-t-il à courir que l'on s'empare de lui pour l'immobiliser. Ils sont quatre, peut-être cinq – l'idée ne lui vient pas de les compter. Plus loin, le contremaître Oriol faisant mine de, mais tout de même, sa petite bouche de salaud s'efforçant de ne pas sourire, de ne rien divulguer, sait-on jamais, les communistes ont l'art des représailles à ce que l'on rapporte ici et là. Trois soldats arrivent, des premières classes de l'armée de l'air sans doute appelés à la rescousse. On a bouclé l'usine et fouillé partout, on n'a trouvé qu'une seule bombe pour le moment, dans un sac vert à l'intérieur d'un placard, assure l'un d'eux. Un gamin. Poupon imberbe. Con sous son casque rond. Tous trois portent un fusil-mitrailleur en bandoulière. Fernand ne dit rien. À quoi

bon ? Son échec est cuisant et sa langue a au moins la modestie de le reconnaître. Un des policiers fouille ses poches et tombe, dans celle de droite, sur les deux feuillets de Taleb. Il y a donc une autre bombe. Branle-bas dans les têtes assermentées. Où est-elle ? demande-t-on à Fernand. Il n'y en a qu'une, c'est une erreur, vous l'avez déjà. Le chef ordonne qu'on le conduise sur-le-champ au commissariat central d'Alger. Oriol n'a pas bougé ; il serait dommage de manquer la moindre miette. Fernand, à présent menotté, le toise lorsqu'ils arrivent à sa hauteur : il espérait un rictus en guise d'aveu mais il n'en est rien, pas même un pli ; le contremaître demeure impassible, visiblement serein, droit dans ses bottes qu'il laisse aux militaires le soin de porter pour lui. L'a-t-il vendu ? L'a-t-il vu entrer dans le local et ressortir sans le sac ? Ou bien est-ce le vieux Matahar ? Non, il ne ferait pas ça, le vieux. Pas pour une simple sieste, quand même. La fourgonnette traverse la ville. Le ciel comme un chien mouillé, boursoufflé de nuages. Hiver d'étain. On sait qui tu es, Iveton, on a nos petits papiers nous aussi, un enculé de communiste que t'es, on le sait, mais tu vas moins faire le fier là avec ta petite gueule, Iveton, ta petite moustache de bicot, là, tu vas bien l'ouvrir ta bouche au commissariat, tu peux nous croire, on est des doués, nous, on arrive toujours à nos fins donc crois-moi que ta sale bouche de communiste on va en faire ce qu'on veut, on ferait même causer un muet qu'il nous pondrait un opéra juste en claquant des doigts. Fernand ne répond rien. Ses mains sont entravées dans son dos ; il fixe le plancher du véhicule. Un gris usé, tacheté. Regarde-nous quand on te parle, Iveton, t'es un

grand garçon tu sais, il va falloir assumer tes petites activités maintenant, t'entends, Iveton? L'un des agents lui gifle le dessus de la tête (pas une gifle violente, de celles qui claquent, non point, une gifle feutrée, faite pour humilier plus que faire mal). Boulevard Baudin. Ses arcades. On le monte au premier étage du commissariat. Une pièce carrée, quatre par quatre, sans fenêtre.

La boîte à chaussures est posée sur la table de la cuisine. Non, c'est beaucoup trop dangereux, n'y touche pas, dit Jacqueline. La minuterie, incessante, à devenir fou dans la plus stricte littéralité du terme, tic-tac. Tu es sûre? demande Djilali (que l'état civil connaît sous le prénom d'Abdelkader et certains militants, c'est à s'y perdre, sous celui de Lucien). Tic-tac tic-tac tic-tac tic-tac tic-tac. Certaine, même. Allons voir Jean, il maîtrise ça mieux que toi, il saura probablement comment la désamorcer. Tic-tac tic-tac tic-tac tic-tac. Jacqueline ouvre l'un des trois placards pour en sortir une boîte à sucre métallique. La vide de son contenu et tente d'y glisser la bombe. Trop petite – Djilali l'avait pressenti à vue de nez.

Où est la bombe, fils de pute? Fernand a les yeux bandés par un épais morceau de tissu déchiré. Sa chemise traîne à même le sol, la plupart des boutons arrachés. Il saigne d'une narine. Un flic cogne aussi fort qu'il le peut; la mâchoire craque légèrement. Où est la bombe?